

De l'assiette à la rue
Mouvements sociaux et politique de la nourriture aux États-Unis au tournant du 20^{ème}
siècle

Alice Béja

Les années 1880-1920 aux États-Unis sont marquées par des transformations socio-politiques majeures : l'accélération de l'industrialisation du pays va de pair avec la consolidation d'un capitalisme oligopolistique incarné par les grands capitaines d'industrie, surnommés les « robber barons » à la tête de puissants trusts. Les vagues successives d'immigration amènent plus de 20 millions de personnes sur les rives américaines, dont la majorité passe par Ellis Island à partir de son ouverture en 1892 ; ces populations s'installent pour beaucoup dans les villes, et l'urbanisation du pays s'accélère. C'est en 1920 que les États-Unis deviennent une nation majoritairement urbaine. Les mouvements populiste, socialiste, anarchiste gagnent en popularité et en influence, les grandes grèves se multiplient pour protester contre les conditions de travail dans les usines, la faiblesse des rémunérations et la violence de la répression patronale envers les tentatives des ouvrières et des ouvriers pour s'organiser. Les femmes continuent la mobilisation pour le droit de vote initiée au milieu du 19^{ème} siècle et s'engagent dans de nombreuses autres causes, par le biais d'associations puissantes comme la Women's Christian Temperance Union (fondée en 1873), la Women's Trade Union League (fondée en 1903) ou la National Consumers League (fondée en 1899). Elles se mobilisent massivement, au début du 20^{ème} siècle autour du mouvement pour la qualité de la nourriture, des boissons et des médicaments, qui aboutira en 1906 au vote d'une loi (Pure Food and Drug Act) qui marqua la présidence de Theodore Roosevelt.

Les développements technologiques et la consolidation des trusts pendant le dernier tiers du 19^{ème} siècle ont un fort impact sur l'industrie agro-alimentaire. Le développement des wagons réfrigérés, la centralisation de certaines industries de transformation (industrie de la viande à Chicago), la popularisation de produits de grandes marques (par exemple les matières grasses artificielles comme Cottolene ou Crisco) qui peu à peu envahissent les magasins au détriment de la vente en vrac, l'expansion des conserves, toutes ces évolutions transforment les manières de cuisiner et le rapport à la nourriture des Américains, et en particulier des Américaines. La nourriture, l'alimentation sont au cœur de bien des projets de réformes du mouvement progressiste ; elles deviennent des objets politiques dont se saisissent différents groupes sociaux ou groupes d'intérêts, parfois pour eux-mêmes, parfois pour servir d'autres

causes. Comme l'écrit Megan Elias : « Progressivism [can be seen] as a discourse in which a collective market for food rules emerged through the simultaneous offer and demand of prescriptions for progress » (Elias, 395).

L'objet de cette courte présentation est de donner des pistes de réflexion sur la manière dont la nourriture est devenue à cette période un objet politique afin de décrire d'une part des combats et des modes de mobilisation dont les revendications étaient centrées autour de la nourriture, d'autre part des mouvements dont les objectifs étaient différents (amélioration des conditions de vie des ouvrières et ouvriers, vote des femmes) et qui ont pu utiliser ce terrain de lutte pour populariser leur cause.

Je ne reviendrai pas ici sur la théorisation des mouvements de protestation liés à la nourriture (Bentley and Spackman; Thompson) ni ne prétendrai que la période progressiste soit la seule lors de laquelle la nourriture émerge de façon significative comme objet politique et social (voir Breen; Holcomb). Celle-ci est cependant singulière en ce qu'elle est caractérisée par la politisation de sujets qui étaient jusque-là maintenus hors de la sphère de la politique légitime, et considérés comme du ressort de la famille, sous l'autorité des lois morales plutôt que de la législation nationale. La nourriture, la boisson, les médicaments, la régulation des conditions de travail, des conditions de production, l'émergence du consommateur (et de la consommatrice) comme acteur du jeu politique font bouger les frontières de l'action politique. La construction de ces mobilisations, la structuration de mouvements et la pression exercée sur le pouvoir politique contribuent ainsi à transformer la vision, aux Etats-Unis, de ce que peut l'Etat fédéral, et de ce qu'il doit à ses citoyennes et à ses citoyens.

1. La nourriture comme objet de mobilisation

Quelles sont les raisons qui poussent des citoyennes et citoyens, des associations, des syndicats à se mobiliser autour des questions de nourriture au début du 20^{ème} siècle ? On peut distinguer deux grandes causes de mobilisation : la qualité de la nourriture et son prix. La première est liée à l'industrialisation de la production de nourriture, aux progrès de la chimie et à la création d'un marché national qui se développe grâce aux avancées dans les transports et les techniques de conservation, par le biais de grandes entreprises comme Campbell, Armor & Company ou Hershey's. Elle est symbolisée par plusieurs controverses autour des conditions de transformation et de l'adjonction d'additifs au pain, au lait ou à la viande, la

plus célèbre étant sans doute celle créée par la publication en 1906 du roman d'Upton Sinclair, *The Jungle*, dont la description des conditions de production des produits carnés dans les abattoirs de Chicago fait scandale. Elle donne naissance à un vaste mouvement autour de la nourriture « pure », analysé notamment par Loraine Goodwin, qui aboutira à la loi de 1906, dont les limites ne doivent pas minimiser l'ampleur de la mobilisation suscitée par la prise de conscience collective des conséquences de l'industrialisation et de la production de masse sur la qualité de la nourriture vendue aux Etats-Unis. Le souci de la qualité de la nourriture va de pair avec une préoccupation grandissante autour des qualités nutritionnelles des différents aliments ; les travaux scientifiques sur les calories de la fin du 19^{ème} siècle, menés notamment par Wilbur Atwater, et la découverte des vitamines dans les années 1910, ont une grande influence sur la transformation des manières de considérer la nourriture (Veit 46), l'éloignant du bien-être et de la subsistance pour la rapprocher des questions de santé. La cuisine, la nourriture, deviennent des vecteurs de santé individuelle et collective, car de nombreuses femmes qui défendent l'économie domestique, et ouvrent des écoles de cuisine, se soucient également de l'alimentation des plus pauvres ; Juliet Corson ouvre ainsi une école de cuisine à New York en 1876 et publie un livre intitulé *Fifteen Cents Dinners for Workingmens Families* en 1877. Sa motivation, comme celle de bien d'autres réformistes de l'époque, était d'améliorer le sort des classes les plus pauvres par ces recettes économiques et savoureuses, mais également d'assurer ainsi la santé de la société américaine dans son ensemble (Shapiro 137). La cuisine devait permettre de lutter contre l'alcoolisme (dont on pensait qu'il était lié à une mauvaise alimentation) et de favoriser l'assimilation des populations étrangères en enseignant aux femmes immigrées à cuisiner simplement. Comme l'écrit Donna Gabaccia, « New England's simple dishes — cod fish, brown bread, baked beans — symbolized a restraint that domestic scientists hoped all Americans would learn and practice. » (Gabaccia 126)

La nécessité de pouvoir bien cuisiner à bas prix se faisait fortement sentir au tournant du 20^{ème} siècle, une période au cours de laquelle le coût de la vie est un débat récurrent et pèse sur les campagnes électorales des deux principaux partis (Rauchway; Macleod). Les denrées alimentaires sont au cœur de ces débats, et leur valeur symbolique (Bentley and Spackman) vient se superposer aux contraintes économiques qui pèsent sur les familles les plus modestes. Les mouvements de protestation contre le prix de denrées telles que les œufs, le beurre ou la viande se multiplient au début du siècle et sont souvent menés par des femmes au foyer qui voient diminuer leur pouvoir d'achat sur les marchés et leur capacité à nourrir leur famille

correctement, dans un contexte de creusement des inégalités et de misère sociale grandissante, notamment dans les quartiers immigrés des grandes villes (Hyman; Frank). Ces mobilisations ont souvent, à travers notamment le prisme d'analyse des troubles de subsistance par E.P. Thompson, été catégorisées comme informelles, infra-politiques ; or les travaux de chercheuses dans les années 1980 ont montré qu'elles se caractérisent plutôt par une pluralité de modes de mobilisation, en partant des communautés locales (par exemple la communauté juive dans le cas du boycott des boucheries casher de 1902 à New York) jusqu'à des organisations nationales qui ont parfois tenté, comme les suffragettes lors du boycott de la viande de 1910 ou les socialistes dans les émeutes de New York en 1917, de structurer ces mouvements pour atteindre un objectif politique plus large.

En effet, par-delà les protestations qui ont pour objet la nourriture elle-même, qu'il s'agisse de sa qualité et de son prix, celle-ci est également un lieu de croisement de mobilisations politiques et sociales majeures de l'ère progressiste ; la politisation de la nourriture a pour résultat une plus grande conscience de sa valeur politique de la part d'un certain nombre d'acteurs sociaux. Comme l'écrit Megan Elias, « food is both a material good and an abstract emblem of change » (392); cette convergence du matériel et du symbolique dans un objet qui est à la fois nécessaire à la survie et central dans la construction de l'identité en fait un outil politique singulier, dont en particulier les organisations de femmes vont se saisir.

2. La nourriture comme outil de mobilisation

Dans son pamphlet sur le sabotage, la militante anarcho-syndicaliste des Industrial Workers of the World Elizabeth Gurley Flynn décrit une grève des serveurs à New York, à laquelle elle tente de sensibiliser un public de la classe moyenne supérieure. Elle écrit : « They were interested when I began to talk about something that affected their own stomach, where I never could have reached them through any appeal for humanitarian purposes ». C'est un constat semblable qu'avait fait Upton Sinclair quelques années plus tôt, déplorant que la publication de *The Jungle* n'ait rien changé aux conditions de travail des ouvriers des abattoirs, mais ait suscité l'indignation du public par les révélations du roman sur la manière dont les saucisses y étaient fabriquées : « I aimed at the public's heart and by accident I hit it in the stomach ».

Comme eux, de nombreux militants et militantes de l'époque se rendirent compte que le grand public était bien plus réceptif aux causes politiques lorsque celles-ci affectaient leur vie quotidienne, et singulièrement leur manière de se nourrir, ou les représentations qu'ils associaient à la nourriture. En 1910, des syndicats de l'Ohio lancèrent ainsi un boycott de la viande qui visait à dénoncer la cherté de cette denrée, mais également à mettre en avant les difficultés économiques de la population ouvrière. En 1917 lors d'émeutes à New York autour du prix de la nourriture, des militants, et surtout des militantes, socialistes se mobilisèrent aux côtés des femmes immigrées des quartiers populaires de la ville. Elles le firent pour soutenir la cause qu'elles défendaient, mais également car ces mobilisations autour de questions du quotidien (*bread and butter issues*) étaient une manière de sensibiliser à la cause socialiste des populations qui n'avaient pas accès aux cercles de socialisation politique traditionnels, qu'il s'agisse des partis ou des syndicats (Frank), dans un contexte où le parti socialiste lui-même n'accordait guère d'importance à ces sujets (Buhle).

Dans son analyse de révoltes en Espagne à la même époque, Temma Kaplan montre que les femmes qui se mobilisaient contre la cherté des denrées alimentaires le faisaient en acceptant le rôle social qui leur était attribué, celui de femme, de mère, pourvoyeuse de nourriture pour le foyer ; elles ne dérogeaient pas à l'équilibre de genre, ce qui a longtemps rendu difficile de qualifier de telles mobilisations de féministes. Pourtant, Kaplan montre bien que, même si ces femmes s'identifiaient à une construction sociale traditionnelle, elles n'en remettaient pas moins en cause les limites que la société leur imposait, en allant manifester et en s'adonnant parfois à des actes de violence. En d'autres termes, les mobilisations autour de la nourriture et d'autres questions du quotidien, du foyer, ne sauraient être totalement disjointes du mouvement pour les droits des femmes dans son ensemble.

A l'inverse, pourrait-on dire, les militantes pour le droit des femmes ont souvent utilisé la nourriture pour « normaliser » leurs revendications et les rendre plus socialement acceptables, en décorrélant la campagne en faveur du droit de vote de la vision de femmes « masculinisées » refusant les devoirs de leur sexe. Lors du boycott de la viande de 1910, la National Progressive Woman Suffrage Association dirigée par Sofia Loebinger organisa de nombreux meetings à New York pour soutenir le boycott en même temps qu'elle distribuait de la propagande en faveur du droit de vote des femmes. Loebinger déclara au sujet d'une de ces réunions : « Not only will the speakers prove conclusively that if women had votes the price of beef would go down, but recipes for dishes to take the place of meats will be

distributed” (“Milk Trust Inquiry May Reduce Prices”). La revue du mouvement, *The American Suffragette*, publiait aussi bien des comptes rendus des réunions que des recettes de plats sans viande. Plus généralement, les militantes américaines pour le droit de vote des femmes firent souvent usage des livres de recettes pour lever des fonds, en même temps qu’elles montraient par ce biais que leur militantisme politique ne les empêchait pas de se conformer aux devoirs du mariage et de la maternité. Comme l’écrit Jessica Derleth : « By compiling cookbooks, publishing recipes, and hosting bazaars, suffragists from around the nation engaged in a public dialogue about the compatibility of politics and womanhood. By writing about food and displaying cooking skills, suffragists demonstrated their ongoing commitment to dominant gender expectations even as they demanded the right to vote.” (452) Les mobilisations autour de la nourriture étaient ainsi des lieux particulièrement féconds d’articulation et de négociation entre espace privé et espace public, entre les prescriptions sociales en matière de genre et les revendications des femmes.

Conclusion :

Le croisement des *food studies* et de l’étude des mouvements sociaux est particulièrement fécond. La nourriture, qui associe presque intrinsèquement le matériel et le symbolique est un puissant facteur d’identification autant qu’une nécessité vitale. La tradition d’étude des révoltes de subsistance comme manifestations infra-politiques a laissé place, en particulier lorsque l’on traite de mouvements relativement récents dans des pays industrialisés, à des analyses plus détaillées, des typologies plus spécifiques des mouvements autour de la nourriture. Ceux-ci sont particulièrement intéressants à étudier pendant la période progressiste aux Etats-Unis, où se rencontrent des mobilisations locales, bien souvent dictées par l’urgence de situations économiques difficiles, et des organisations naissantes qui structurent de plus en plus la société civile. La nourriture, qu’elle soit un objet de mobilisation ou un outil pour défendre une cause plus large, est un terrain de lutte important à l’époque progressiste, en particulier pour les mouvements de femmes, qui voient là un moyen de franchir la frontière qui sépare l’espace privé de l’espace public et de faire entendre leur voix.

Bibliographie

Bentley, Amy, and Christy Spackman. “Food Riots: Historical Perspectives.” *Encyclopedia of Food and Agricultural Ethics*, Springer Reference, 1800.

- Breen, T. H. “‘Baubles of Britain’: The American and Consumer Revolutions of the Eighteenth Century.” *Past & Present*, no. 119, 1988, pp. 73–104.
- Buhle, Mari Jo. *Women and American Socialism, 1870-1920*. Chicago: University of Illinois Press, 1983.
- Elias, Megan. “Making Progress in Food.” *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 18, no. 4, Cambridge University Press, Oct. 2019, pp. 391–96.
- Frank, Dana. “Housewives, Socialists, and the Politics of Food: The 1917 New York Cost-of-Living Protests.” *Feminist Studies*, vol. 11, no. 2, 1985.
- Gabaccia, Donna R. *We are what we Eat – Ethnic Food & The Making of Americans*. New e. édition, Harvard University Press, 2000.
- Holcomb, Julie L. *Moral Commerce: Quakers and the Transatlantic Boycott of the Slave Labor Economy*. Illustrated edition, Cornell University Press, 2016.
- Hyman, Paula E. “Immigrant Women and Consumer Protest: The New York City Kosher Meat Boycott of 1902.” *American Jewish History*, vol. 70, no. 1, 1980, pp. 91–105.
- Macleod, David I. “Food Prices, Politics, and Policy in the Progressive Era.” *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 8, no. 3, 2009, pp. 365–406.
- Rauchway, Eric. “The High Cost of Living in the Progressives’ Economy.” *The Journal of American History*, vol. 88, no. 3, 2001, pp. 898–924.
- Shapiro, Laura. *Perfection Salad: Women and Cooking at the Turn of the Century*. University of California Press, 2008.
- Sinclair, Upton. *The Jungle*. New York: Doubleday, 1905.
- "What Life Means to Me." *Cosmopolitan*, Octobre 1906, pp. 591-596.
- Thompson, E. P. “The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century.” *Past & Present*, no. 50, 1971, pp. 76–136.

Veit, Helen Zoe. *Modern Food, Moral Food: Self-Control, Science, and the Rise of Modern American Eating in the Early Twentieth Century*. Illustrated edition, University of North Carolina Press, 2015.